VC
21

EMILE VERHAEREN

LES SOIRS

ÉPREUVES A

V.
VC
21
Code.
21

Soins

Epreuv. A.

Les Soirs

BIBLIOTHÈQUE ROYALE DE BELGIQUE

Émile Verhaeren

Les Soirs

Du soir ! Et dans les cieux pleins de nuages ivres ;
Du soir toujours ! et dans les cœurs pleins de caveaux ;
Et c'est du soir encor qui nous tombe des ~~livres~~
Que nous avons élus pour dorer nos cerveaux.

BRUXELLES
DEMAN, ÉDITEUR
—
1887

A Georges Rodenbach

LES MALADES

Blafards & feuls, ils font, les fceptiques malades,
Hoftiles de leurs maux. Ils regardent le foir
Se faire dans leur chambre & plaquer les façades.
Une églife près d'eux lève fon clocher noir.

Heure mélancolique au loin mélancolique,
Heurtant de fes marteaux les bourdons fourds des tours,
Et vibre, à chaque accord, toute la bafilique,
Et vibre en ses bourdons battus de battants lourds.

Heure morte, là-bas, quelque part, en province,
En une ville éteinte au fond d'un coin déſert,
Où des murs d'évêchés & de porches, dont grince
Le gond monumental ainſi qu'un poing de fer.

Blafards & ſeuls, les malades hiératiques,
Pareils à de vieux loups mornes, fixent la mort ;
Ils ont mâché la vie & ſes jours identiques
Et ſes mois & ſes ans & leur haine & leur ſort.

Mais, aujourd'hui, ſerrés dans le pâle égoïſme
De leur dégoût, ils ont l'eſprit inquiété :
Si le bonheur regnait dans ce fiévreux cyniſme :
Mourir pour ſoi, tout ſeul, & pour ſa volonté ?

Ils ont banalement aimé comme les autres
Les autres, ils ont cru benoîtement aux deuils,
A la ſouffrance, à des geſtes prêcheurs d'apôtres ;
Imbéciles, ils ont eu peur de leurs orgueils.

Cassés, tous les hauts mâts, flasques, toutes les voiles,
Laissez tanguer la quille à l'encontre des ports
Sous les fanaux éteints & les mortes étoiles

„ *Ils discutent combien la cruauté rapproche*
„ *Plus que l'amour ; combien ils se sont abusés*
„ *A pavoiser l'ingratitude & le reproche ;*
„ *Combien de pleurs, pour quelques yeux qu'ils ont baisés.*

„ *Sèche, toutes les fleurs des loins & des naguères :*
„ *Les enfances, les jeunesses & les douceurs ;* sur
„ *Et les touchers soyeux de ces mains éphèmeres*
„ *Et de ces doigts légers sur ~~le cœur de leurs cœurs~~.*

les duvets du cœur
~~les plumes~~

Vides, les îles d'or, là bas par l'or des brumes,
Où les luxes, assis sous leur manteau vermeil,
Avec de longs doigts d'or effeuillaient aux écumes,
Les ors silencieux qui pleuraient du soleil.

« Cassés, les mats d'avant, flasques, les grandes voiles,
« Laissez la quille aller et s'éteindre les ports ;
« Les phares ne tendront plus vers les ~~mortes~~ étoiles / grandes
« ~~Leurs bras de feux et d'avenir, leurs bras sont morts~~
~~Des~~ « Leurs bras de feux sauveurs, ~~et clairs~~, ~~les feux sont morts~~ leurs bras ! — les feux sont morts !

~~D'entre leurs doigts lassés perdaient vers les écumes~~
Avec de longs doigts d'or jetaient vers les écumes
Les ors silencieux ~~qui tombaient~~ ~~qui ils volaient aux~~ des soleils.
qui choyaient

„ *Ils discutent combien la cruauté rapproche*
„ *Plus que l'amour ; combien ils se sont abusés*
„ *A pavoiser l'ingratitude & le reproche ;*
„ *Combien de pleurs, pour quelques yeux qu'ils ont baisés*

„ *Sèche, toutes les fleurs des loins & des naguères :*
„ *Les enfances, les jeunesses & les douceurs ;*
„ *Et les touchers soyeux de ces mains éphèmeres*
„ *Et de ces doigts légers sur ~~le cœur de leurs cœurs~~.*

„ *Mortes, les îles d'or, là-bas, dans l'or des brumes*
„ *Où les luxe· songeurs, sous des manteaux vermeils*
„ *~~Assis sur l'or des rocs jetant vers les écumes~~*
Les ors qu'ils effeuillaient en cueillant des soleils.

„ *~~Défunts~~, tous les ~~fanaux~~ flasques, toutes les voiles*
„ *~~Au~~ Voici les yeux crevés des lucides étoiles,*
„ *Et les poings qui levaient des astres dans le soir.* „

— ~~Heure [illegible] (intercaler la 3me strophe ici)~~ Heure Lente
Intercalez ici la 2me & 3me strophe de la pièce

Blafards & seuls les malades hiératiques,
Pareils à de vieux loups mornes, fixent la mort ;
~~Hélas! ils ont mâché tous leurs jours identiques~~
~~A recueillir de la tristesse & du remord.~~
Ils ont mâché la vie et ses jours identiques
Et ses mois & ses ans & leur haine et leur sort

Et le regret les prend & le désir posthume :
» De s'en aller revivre en un monde nouveau
» Dont le couchant, pareil à un trépied qui fume,
» Dresse le Dieu d'ébène & d'os en leur cerveau.

« Là bas, vers ces cultes d'hysterie et de flamme
« Et d'écume livide et de ~~rouge~~ rauque fureur,
« Où l'on abolirait férocement son âme,
« Férocement joyeux, son âme & tout son Coeur »

[illegible] & seuls, ils sont les tragiques malades
Tacites de leurs maux. Ils regardent les feux
Mourir parmi la ville & les pâles façades
Comme de grands linceuls venir au devant d'eux.

LES COMPLAINTES

Les complaintes qu'on va chantant par la grand'route,
Avec leurs vieux refrains de banal désespoir,
Avec leurs mots en panne & leur rythme en déroute
Sont plus tristes encor, les dimanches, le soir,
Dans le silence éteint des tons & des lumières.
Le village s'endort. La cloche des saluts
Tinte minablement sa plainte, & les chaumières
Qu'on ferme, & les verroux & les seuils vermoulus
Poussent des cris souffrants comme des voix humaines.
Parfois, dans les vergers un très doux meuglement

— ~~Heure [illegible] (intercalez la 3me strophe ici)~~ Heure haute
Intercalez ici la 2me & 3me strophe de la pièce

Blafards & seuls les malades hiératiques,
Pareils à de vieux loups mornes, fixent la mort ;
~~Hélas! ils ont mâché tous leurs jours identiques~~
~~A recueillir de la tristesse & du remord.~~
Ils ont mâché la vie et ses jours identiques
Et ses mois & ses ans & leur haine et leur sort

Et le regret les prend & le désir posthume :
» De s'en aller revivre en un monde nouveau
» Dont le couchant, pareil à un trépied qui fume,
» Dresse le Dieu d'ébène & d'os en leur cerveau.

Là-bas, où des cultes hystériques & sombres,
Où des prêtres sanglants — torturés, tortureurs —
Imposeront avec des gestes vers les ombres
De s'abolir la chair et l'âme en des horreurs.

Blafards & seuls, ils sont les tragiques malades
Tacites de leurs maux. Ils regardent les feux
Mourir parmi la ville & les pâles façades
Comme de grands linceuls venir au devant d'eux.

LES COMPLAINTES

...rand'route,
...,
... déroute
...s.
...res
Qu'on ferme, & les verroux & les seuils vermoulus
Poussent des cris souffrants comme des voix humaines.
Parfois, dans les vergers un très doux meuglement

Ou quelque bruit d'étable & de chenil. Les plaines
Se rempliſſent de nuit & de treſſaillement.
Personne. Et l'horizon marbre la ſolitude
De nuages jetés ainſi que des grabats,
Et par cet infini d'ombre & de laſſitude
Et par cette douleur des campagnes, là bas,
Les complaintes qu'on va chantant par la grand'route
Avec leurs vieux refrains de banal déſeſpoir,
Avec leurs mots en panne et leur rythme en déroute,
Meurent dans cette mort de dimanche & de ſoir

HUMANITÉ

Les ſoirs crucifiés ſur l'horizon, les ſoirs
Saignent dans les marais leurs douleurs & leurs plaies,
Dans les marais, ainſi que de rouges miroirs
Placés pour refléter le martyre des ſoirs,
Des ſoirs crucifiés ſur l'horizon, les ſoirs!

Vous les Jéſus, paſteurs qui marchez par les plaines,
Avec vos troupeaux clairs vers les clairs abreuvoirs,
Voici monter la mort dans les adieux des ſoirs,
Jéſus voici ſaigner les toiſons & les laines,
Et voici Golgotha ſurgir ſous les cieux noirs.

Les ſoirs, crucifiés ſur les Golgothas noirs,
Portez-y vos douleurs & vos cris & vos plaies !
Voici que paſſe au loin, Jéſus, paſteur d'eſpoirs,
Qui s'en revient, tout ſeul, des lointains abreuvoirs,
Les ſoirs, crucifiés ſur l'horizon, les ſoirs !

L'HONNEUR

La dame Aliénor ~~d'Aquitaine~~ de Navarre *traverſe*
Avec un cœur ſanglant mon ſouvenir, les ſoirs,
Hiératique & morte & ſa traîne renverſe
Les fleurs de ſon manteau ſur de blancs promenoirs
Qui deſcendent, ondés, vers les parcs héraldiques.
Une immobile nuit lame les peupliers
Autour. Et de claires arcades tétradiques
Guident vers des ſonges de bois & d'eſcaliers.

Aliénor ſe gliſſe au loin parmi les marbres,
Et les chemins d'émail & les taillis d'argent,
Et les tyrſes de fleurs & les armures d'arbres,
Et rien en ſon maintien ne vit, rien n'eſt bougeant,
Et rien ne déroidit ſon ſpectre ineffaçable,
Impérieuſement royal comme un portrait,
Qu'un geste ſeul, vers une épée inſaiſiſſable
Devant ſes yeux toujours, comme en fuite, un attrait.

Et cette épée ardente & pâle, orgueil des races,
Symbole avec des ans & des ſiècles voilé,
Parce qu'ils l'ont vouée au ſang, les rois voraces,
Ses fils — & que l'honneur d'elle s'en eſt allé,
La morte, avec des mains de patronne & de ſainte,
La cherche & la pourrait abriter dans la mort,
Si la lune ne lui tendait ſa lueur feinte
Et ſes erreurs d'acier & ſes menſonges d'or.

Des eſpadons partout : lames & pierreries
Et des gardes & des pointes & des aimants

L'HONNEUR

La dame Aliénor de Navarre traverſe
Avec un cœur ſanglant mon ſouvenir, les ſoirs,
Hiératique & morte & ſa traîne renverſe
Les fleurs de ſon manteau ſur de blancs promenoirs
Qui deſcendent, ondés, vers les parcs héraldiques.
Une immobile nuit lame les peupliers
Autour. Et de claires arcades tétradiques
Guident vers des ſonges de bois & d'eſcaliers.

Aliénor ſe gliſſe au loin parmi les marbres,
Et les chemins d'émail & les taillis d'argent,
Et les tyrſes de fleurs & les armures d'arbres,
Et rien en ſon maintien ne vit, rien n'eſt bougeant,
Et rien ne déroidit ſon ſpectre ineffaçable,
Impérieuſement royal comme un portrait,
Qu'un geste ſeul, vers une épée inſaiſiſſable
Devant ſes yeux toujours, comme en fuite, un attrait.

Et cette épée ardente & pâle, orgueil des races,
Symbole avec des ans & des ſiècles voilé,
Parce qu'ils l'ont vouée au ſang, les rois voraces,
Ses fils — & que l'honneur d'elle s'en eſt allé,
La morte, avec des mains de patronne & de ſainte,
La cherche & la pourrait abriter dans la mort,
Si la lune ne lui tendait ſa lueur feinte
Et ſes erreurs d'acier & ſes menſonges d'or.

Des eſpadons partout : lames & pierreries
Et des gardes & des pointes & des aimants

Et des glaives, là-bas — & les ſorcelleries
Des nocturnes métaux & des bleus diamants
Aux murailles, ſur les rampes des promenades,
Le long des paliers blancs & des balcons lactés
De lumière, des dards ! — & ſous les colonnades,
Des vieux granits plantant des lys de fixités.

— Lune dédalienne, après combien d'années
De viſion hélante à travers les palais,
Trouvera-t-elle enfin cloſes ſes deſtinées,
Aliénor la grande — & le dormir en paix,
Sous les cierges de ſa chapelle? Ou bien eſt-elle
A tout jamais, la fleur de ton ſoleil fatal,
La nocturne marcheuse & l'errante immortelle
En ton éternité de rêve & de métal?

— La mort n'accomplit rien hélas ! & les nuages
Ne ceſſent point leur vol lorſque tombent les jours,
Et l'infini ſe creuſe en myſtiques voyages
D'âmes, vers des lointains toujours plus loins, toujours !

L'ombre eſt pour les yeux & les tombeaux faits de ténèbres ;
Et la voici qui naît à la beauté des ſoirs,
Comme une écloſion en des blancheurs funèbres,
Aliénor debout ſur de grands promenoirs.

LES ARMES DU SOIR

Tandis que la nuit froide étage ſa terraſſe
Par au deſſus les bruyères & les forêts,
Le ſoir qui meurt, le ſoir ! jette ſur les marais
L'éclair de ſon épée & l'or de ſon armure,

Qui vont flottant au flot le flot, flottants & vains,
A peine encor mordus de leur ſplendeur diurne,
Mais lentement baiſés par la lèvre nocturne
De l'errante, la lune, éploreuſe d'argent,

Seule, qui ſe ſouvient du jour, pâle évoquée,
Et des grands ciels brandis avec du rouge au clair,
Pâle évoquée en la pâleur pâle de l'air,
Eternellement pâle & lointaine, la lune!

SOUS LES PORCHES

L'ombre s'affermiſſait ſur les plaines captives,
Et de ſes murs barrait les horizons d'hiver,
Comme en un tombeau noir de vieux aſtres de fer
Dardaient, larmant le ciel de leurs flæmmes votives.

On ſe ſentait ſerré dans un monde d'airain,
Où quelque part, là-bas, ſe dreſſeraient des pierres
Effrayantes & qui feraient les idoles guerrières
D'un peuple encor enfant, terrible & ſouterrain.

Un air glacé mordait les tours & les demeures,
Et le silence entier ferrait comme un effroi,
Et nul cri voyageur au loin. Seul un beffroi,
Immensément vêtu de nuit, cassait les heures.

On entendait vibrer les tragiques marteaux
Sur leurs tiges, vibrer les bourdons taciturnes;
Et les coups s'abattaient, les douze coups nocturnes
Avec éternité sur les cerveaux!

LASSITUDE

La terre immenſément s'efface avec des brumes
Et lentement auſſi ſes frênes lumineux
D'automne & lentement & longuement ſes nœuds
De ruiſſelets dans l'herbe & leurs lacets d'écumes ;

Lointainement encor des ſons lointains & las,
Cloches par des cloches lointainement hélées
Et lentement — & les chanſons par les vallées
Des mendiants laſſés qui retournent là-bas ;

Et des rames en déſaccord, & l'autre, & l'une,
Et boitantes & tombantes — & longuement
Un vol d'oiſeaux qui plane & plane & lourdement
Chavire en un ciel gris ou ſe fâne la lune.

LE RIRE

Sinistrement, ſous un halo
De ciel, où la lune voyage,
Elles s'ouvrent au bord de l'eau,
Fleurs humaines du marécage,
Les tant mornes têtes, le ſoir.
La brume tombe & le vent tangue
Un ſouvenir « d'allez-y voir »
Larme ſoudain leur face exsangue,
Et lentement, tout lentement,
Elles danſent au bout des branches,
Au rythme lent du flot dormant,
Maſques blêmes & mines blanches,

Gilles, Pierrots, Criſpins, Lindors,
La vieille joie & le vieux rire,
Les vieux refrains, les vieux décors,
Bouches de bois & dents de cire
Hélas! dans le demi-jour faux
Du crépuſcule mortuaire,
Zébré de bruſques coups de faux,
Figures d'ombre & de ſuaire,
Et de trépas ſilencieux,
Dont la lune rêveuse & ſombre,
Chaque ſoir, vient fermer les yeux,
Avec ſes mains de nacre & d'ombre.

ATTIRANCES

Lointainement, & ſi myſtiquement pareils,
De grands maſques d'argent que la brume recule,
Vaguent, au jour tombant, ſur les tombants ſoleils.

Les doux lointains, & comme au fond du crépuſcule
Ils nous fixent le cœur, immenſément le cœur,
Avec les yeux défunts de leur viſage d'âme.

C'eſt toujours du ſilence, à moins dans la pâleur
Du ſoir un jet de feu ſoudain, un cri de flamme,
Un départ de lumière inattendu vers Dieu.

On ſe laiſſe charmer & troubler de myſtère,
Et l'on dirait des morts qui taiſſent un adieu
Trop myſtique pour être écouté par la terre!

Sont-ils le ſouvenir matériel & clair
Des éphèbes chrétiens couchés aux catacombes
Parmi les lys? Sont-ils des vierges & leur chair?

Ou ſeul, ce qui ſurvit de merveilleux aux tombes
De ceux qui ſont partis vers leurs rèves, un ſoir,
Conquérir la folie à l'aſſaut des nuées?

Lointainement, combien nous les ſentons vouloir
Un peu d'amour pour leurs œuvres deſtituées,
Pour leur errance & leur triſteſſe aux horizons

Toujours! aux horizons des yeux & des penſées,
Alors que les vieux ſoirs éclatent en blaſons
Soudains, pour leurs gloires noires & trépassées.

TOURMENT

Rocs de déſeſpoir immenſément tordus
Vers le ciel lourd, voici les conſolants hivers
Et la fraîche blancheur & les brouillards pendus
Aux bras, pitié! pitié! de vos mélèzes verts;

Voici le grand ſilence & la neige du ſoir.

Voix de granit, combats d'ombre, fiertés de pierre,
Vieux tonnerres figés des époques occultes,
Que le soleil irrite & mord de sa lumière
Et qui savez l'éternité de vos tumultes.

Voici le grand silence & la neige du soir.

Ce qu'il vous a fallu de jours & de malheurs,
Pour définir ainsi votre fatalité!
Rocs tragiques, altiers, muets & recéleurs,
Et conquérir l'orgueil de l'immobilité!

Voici le grand silence & la neige du soir!

Vous dormirez, veillés par les astres candides,
Sous un linceul de gel & blanc comme la laine.
Voici le firmament venir des nuits splendides,
Voici pour vous l'hiver — rocs de douleur humaine,

Voici le grand silence & la neige du soir.

ILLUSION

Droite, ſur le pignon ſune cigogne, l'une /,
Patte levée & l'autre en tige de roſeaux,
Et le bec large ouvert ainſi que des ciſeaux
De pâle argent, pour découper le clair de lune,

Pour découper le pâle argent du clair de lune
Et ſes moires & ſes velours ou bien encor
Happer les feux de nacre & les étoiles d'or
Qui s'éveillent avec les ſylphes de la brune,

Les feux de nacre & les feux d'or, qui dans la brune
Peuplent multipliés les glauques infinis
Et les golfes lointains & les grands lacs unis
De nos rêves, miroirs de gloire & de fortune;

Et l'on se laisse au songe aller & la fortune
Habille de chimère & de voiles le soir
Et le cœur se délasse en ce clair nonchaloir.
Illuminé comme un rivage de lagune.

RESSOUVENIR

Appels de cloche à cloche, ô mon âme des soirs!
Entends baller les mélopées,
Autour des tours & des voussoirs,
Tombalement entrefrappées
Autour des grandes tours, ô mon âme des soirs.

Appels de cloche à cloche autour des cathédrales
Et des porches & des ~~caveaux,~~ / claveaux
Echos / ~~Repons~~ ~~Râles~~ lointains aux lointains râles
sous ~~vers~~ les cryptes et les caveaux
~~Autour des évêchés dévots~~
~~Où des princes mitrés ont des cours rectorales.~~
~~sont couchés les rois sous des pierres florales.~~
en leurs tombes
~~Où des moines de bronze en des pierres murales~~
~~Où sont couchés les morts en leurs poses claustrales.~~
~~sur leurs pierres~~

~~Où sont sculptés les morts en des poses claustrales~~
Où sont broyés les morts sous des plaques murales

Appels de cloche à cloche au loin par les mémoires,
Quand des femmes en longs manteaux
Montent par des ruelles noires
Mettre leurs cœurs en ex-votos
Leurs mornes cœurs — aux calvaires expiatoires.

Appels de cloche à cloche & sanglots pour les morts
Et leur prochain anniversaire,
Larmes de bronze & pleurs d'accords,
Tanguant malheur, tanguant misère,
O mon âme des soirs, j'entends ~~mourir tes morts !~~
les morts hurler aux morts !

Le gel

Ce soir, un grand ciel clair, surnaturel, abstrait,
Froid d'étoiles, infiniment inaccessible
A la douleur humaine, un grand ciel clair paraît.
Il fige en son miroir l'éternité visible.

Le gel éteint cet infini d'argent & d'or,
Le gel — & les plaines les vents & les silences
Et les plaines & les plaines; un gel qui mord
Les lointains bleus où les astres pointent leurs lances

37

38

Silencieux les bois la mer & ce grand ciel.
Le vide & sa lueur immobile & dardante
Et rien qui remuera cet ordre essentiel
Et ce regne de neige acerbe & corrodante.

Immutabilité ~~Immobilité~~ totale. On sent du fer
Et des étangs serrer son cœur morne & candide
Et la crainte saisit d'un immortel hiver
Et d'un grand Dieu soudain, glacial & splendide

Emmerhaeren

38

INSATIABLEMENT

Le soir, plein des dégoûts du journalier mirage,
Avec des dents, brutal, de folie & de feu,
Je mords en moi mon propre cœur & je l'outrage
Et ricane, s'il tord son martyre vers Dieu.

Là-bas, un ciel brûlé d'apothéoses vertes
Domine un coin de mer — & des flammes de flots
Entrent comme parmi des blessures ouvertes
En des écueils troués de cris & de sanglots.

Et mon cœur ſe réflète en ce ſoir de torture
Quand la vague ſe ronge & ſe déchire aux rocs
Et s'acharne contre elle & que ſon armature
D'or & d'argent éclate & s'émiette par chocs.

La joie, enfin, me vient de ſouffrir par moi-même,
Parce que je le veux, & je m'enivre aux pleurs
Que je répands, & mon orgueil tait ſon blaſphème
Et s'exalte, ſous les abois de mes douleurs.

Je harcèle mes maux & mes vices. J'oublie
L'inextinguible ennui de mon ravalevement,
Et quand lève le ſoir ſon calice de lie,
Je me le verſe à boire inſatiablement.

LES CHAUMES

A cropetons, ainſi que les vieilles flétries
Des ballades de l'autrefois,
Par villages, ſous les cieux froids,
Sont aſſiſes les métairies :

Chaumes voûtés, pignons crevés, carreaux fendus,
Souffreteuſes & lamentables.
Le vent ſiffle par les étables
Et par les carrefours perdus.

A cropetons, ainſi que les vieilles dolentes,
Avec leurs cannes au menton
Et leurs mantes à clocheton,
Elles s'entrecognent branlantes,

Derrière un plant gelé d'ormes & de bouleaux,
Dont les livides feuilles mortes
Jonchent le ſeuil fendu des portes
Et s'ourlent comme des copeaux.

A cropetons, ainſi que les vieilles meurtries
Des tempêtes de l'autrefois,
Aux flancs boſſus des talus froids,
Et des ſentes endolories.

Pendant les deuils de brume & d'envouetement noir
Et les novembrales ſemaines
O les hauts pauvres par les plaines,
O les ſi triſtes dans les ſoirs!

FLEUR FATALE

L'abſurdité grandit comme une fleur fatale
Dans le terreau des cœurs toujours & des cerveaux.
Plus rien, ni les veilles, ni les aſtres nouveaux;
Et nous restons croupir dans la raiſon natale.

Je veux marcher vers la folie & ſes ſoleils,
Ses blancs ſoleils de lune au grand midi, bizarres,
Et ſes lointains échos mordus de tintamarres
Et d'aboiements, là-bas, & pleins de chiens vermeils.

Lacs de roſes, ici, dans la neige, nuage
Où nichent des oiſeaux dans des plumes de vent;
Grottes de ſoir, avec un crapaud d'or devant,
Et qui ne bouge & mange un coin de payſage.

Becs de hérons, énormément ouverts pour rien,
Mouche dans un rayon qui s'agite immobile :
L'inconſcience gaie & le tic-tac débile
De la tranquille mort des fous je l'entends bien!...

LONDRES

Et ce Londres de fonte & de bronze, mon âme,
Où des plaques de fer claquent ſous des hangars,
Où des voiles s'en vont ſans Notre-Dame
Pour étoile, s'en vont là-bas vers les haſards.

Gares de ſuie & de fumée, où du gaz pleure
Ses ſpleens d'argent lointain ſur des chemins d'éclair,
Où des bêtes d'ennui bâillent à l'heure
Dolente immenſément, qui tinte à Weſtminſter.

Et ces quais infinis de lanternes fatales,
Parques dont les fuſeaux plongent aux profondeurs,
Et ces marins noyés ſous les pétales
Des flots éclabouſſés comme une boue en fleurs.

Et ces châles & ces geſtes de femmes ſoûles,
Et ces alcools en lettres d'or juſques au toit,
Et tout à coup la mort parmi ces foules,
O mon âme du ſoir, ce Londres noir qui traîne en toi !

LE MOULIN

Le moulin tourne au fond du ſoir, très lentement,
Sur un ciel de triſteſſe & de mélancolie,
Il tourne & tourne, & ſa voile, couleur de lie,
Eſt triſte & faible & lourde & laſſe infiniment.

Depuis l'aube, ſes bras, comme des bras de plainte,
Se ſont tendus & ſont tombés; & les voici
Qui retombent encor, là-bas, dans l'air noirci
Et le ſilence entier de la nature éteinte.

BIBLIOTECA

Un jour ſouffrant d'hiver parmi les loins s'endort,
Les nuages ſont las de leurs voyages ſombres,
Et le long des taillis, qui ramaſſent leurs ombres,
Les ornières s'en vont vers un horizon mort.

Sous un ourlet de ſol, quelques huttes de hêtre
Très miſérablement ſont aſſiſes en rond;
Une lampe de cuivre eſt pendue au plafond
Et patine de feu le mur & la fenêtre.

Et dans la plaine immenſe & le vide dormeur
Elles fixent — les très ſouffreteuſes bicoques! —
Avec les pauvres yeux de leurs carreaux en loques,
Le vieux moulin qui tourne & las, qui tourne & meurt.

LES RUES

A coups de flamme errante au loin, le long des rues,
Les lanternes, debout ſur le bord du trottoir,
S'allument bruſquement dans les villes du ſoir,
Une à une, & dans l'ombre & les rumeurs décrues.

D'un trait — & monotone & triſte, à l'infini,
Toujours mêmes maiſons ſe ſuccédant, la voie
Tourne vers la banlieue aride & ſe reploie
Comme un bruſque regret vers un marais bruni.

Et les brumes tout lentement s'appeſantiſſent
Et ſuſpendent leur grand linceul au coin d'un toit,
Une lune ſouffrante & pâle s'entrevoit
Et ſe mire aux égouts, où des clartés pourriſſent.

Un roulement plaintif de chariot quinteux
Tout ſeul dévale & geint & crie au ras des bornes,
Et lourdement, & deux par deux, les chevaux mornes
Choquent d'un bruit de fers le vieux pavé boiteux.

Et dans la brume griſe, un cartouche d'enſeigne
Sous les flambes du gaz, s'avive & luit encor :
La façade paraît pleurer des lettres d'or
Et ſes vitres verſer leur bleſſure qui ſaigne.

A coups de flamme errante au loin, le long des rues,
Les lanternes, debout ſur le bord du trottoir,
S'allument bruſquement dans les villes du ſoir
Une à une, & dans l'ombre & les rumeurs décrues.

LES DÉCLINS

Et c'eſt parmi cet orient de promenoirs,
Où ſur des palais morts ſe dardent des colonnes,
Et ſur un ciel de fer, de ſoudaines Bellones,
Marbres perclus, ſans chef, avec des tronçons noirs
Et des geſtes caſſés vers les luttes navales ;
Et c'eſt par ces lointains d'inexorablement,
Pleins de diſques laſſés de leur lent tournoiement,
Comme des yeux biglants dans le vide des ſalles,

Et c'eſt vers ces jaſpes & ces granits fendus,
Et ces tympans & ces dômes & ces pylones
Et ce lézardement de murs par les cyclones
Des guerres & des temps & des empires chus;
Là-bas, c'eſt ſur ces tas de ruines battues
De ſiècles & d'éclairs là-bas, ſur ces tombeaux
Où s'érigeaient jadis des rois & des flambeaux,
Où ſe tordait l'amour en de froides ſtatues
Immortelles, où s'exaltait la vie, hélas!
Autour des dieux & des ſphinges & des chimères,
La vie, hélas! & ſes rêves homéomères
Toujours, infiniment toujours, & c'eſt là-bas,
Un ſoir ſilencieux de penſée & de ſonde,
Un grand ſoir légendaire, un ſoir, où rôde encor,
On rôde à l'horizon celui d'ébène & d'or,
Celui qui fut chargé des triſteſſes du monde.

LES VOYAGEURS

Et par le traître écho des horizons plongeurs,
Et par l'antique appel des ſybilles lointaines,
Et par les au delà myſtérieux des plaines,
Un ſoir ſe ſont ſentis hélés, les voyageurs.

Partis.
Les quais étaient électriſés de lunes,
Et le navire immenſe, avec ſes mâts d'orgueil
Et ſes mouſſes d'ébène, ornait gaîment ſon ſeuil,
Et les vagues baiſaient les ponts & les lagunes.

Ce fut calme voyage à la clarté des nuits :
Et les regards lactés des penſives étoiles
Là-haut! & les briſes du Sud bombant les voiles
Et pouſſant vers la terre & vers les fleurs! — Depuis?

Des tours, immenſément faites avec des pierres,
Dreſſant du noir, debout ſur des villes de feux,
Sous les toits plombés & les hangars nitreux,
Ouverts, de grands yeux d'or en de rouges paupières;

Et des plaines, où ſe battent les roux ſoleils
Avec des vents hurleurs de ſoirs & de tonnerres,
Et des gorges & des volcans & des ſuaires,
Infiniment au loin ſur des ſables vermeils;

Et des temples d'airain écuſſonnés de glaives,
Et des aſſomptions de ſymboles chrétiens,
Et de vieux empereurs en de roides maintiens
Sur des trônes de fer, aſſis comme des rêves;

Et des îles, ainsi que de grands piédestaux
Parmi les lacs d'argent, d'onyx et de turquoises
Là bas, – et des frissons marins, et des angoisses;
Et tout à coup la mer, comme un choc de marteaux

Et des peuples lassés de leur fierté première
Et des peuples debout vers leurs prochains réveils;
Et des ports, et des ports, et des phares pareils
A quelque bras tendu de force et de lumière;

Jusqu'à ce soir ~~certain~~, où seuls, au coin du pont
Le souvenir revient des lointaines reliques:
Le clos natal et les parents mélancoliques
Et l'horloge sonnant vers ceux qui reviendront.

Et maintenant, ils sont les revenus du monde
Et les sortis de l'océan – mais plus jamais
Pour eux, les doux bonheurs sereins des satisfaits
Ni la vie endormie en une âme profonde

55/

teurs
ts,
portes
es mortes
es formements

56/

Car les soirs leur seront de tourmenteurs
aimants ;
Les soirs et les soleils ouverts comme de portes
Sur leurs rêves défunts et leurs viscères mortes
Et leurs amours nimbés par d'autres firmaments

L'Idole

Calamistré d. puis, embroussaillé de lierre,
Tandis qu'au horizon d'ébène et d. soleil
Regarde encore, on voit au mont Serpis, pareil
A quelqu'idole énorme et nocturne, d. pierre.

Les flammes du couchant éclaboussent son front,
D'un feu prodigieux le bronze et s'escarboucles
Et l'exécration de l'or parmi ces boucles
Dresse dans la cervelle le souvenir profond

57/

58/

Des secrètes et farouches cosmogonies,
Pleines d'attente et de siècles, pleines de dieux
Sculptés en colosses de marbre et dont les yeux
Baillent les milliers d'ans de leurs théogonies

Ce mont règne de par l'espace, infiniment,
Il domine les bois, il écrase les plaines
Et sa tête s'en va dans les mares lointaines
Mirer de la splendeur et du fulgurement

Et quand montent au loin des vals et des ramées,
Les feux et les brouillards et les plaintes du soir,
A l'heure ardente et triste, on s'imagine voir
Se tordre un holocauste en de rouges fumées

Les arbres

Quand les terreaux dya roussis & purpurins
Flamboyent sous les couchants mortuaires d'automne
On voit d'un carrefour les ide & monotone
Partir pour l'infini les arbres pelerins.

Les pelerins s'en vont, grands de melancolie
Pensifs pieux & lents par les routes du soir
Les pelerins geants & lourds - & laissant choir
Leur feuillage de pleurs de tristesse & de lie.

59/

Les pelerins marcheurs, mysterieusement
Toujours sur double rang depuis combien d'années
Toujours vers l'horizon & ses gloires fanées
Et son insurmontable & despotique aimant

Les pelerins dont les manteaux tout en lumiere
Mordus par le soleil vesperal qui s'endort
Apparaissent, ainsi que des vetements d'or
Tramés dans un chemin d'encens & de poussiere,

Les pelerins, aux vieux sommets houleux & fous,
Que regardent passer le long de leurs sillages,
De mystiques hannicaux & de fervents villages,
Courbés dans la priere & jetés a genoux

Em Verhaeren

60/

Les Vieux Chênes

L'hiver les chênes lourds et vieux, les chênes tors,
Geignant sous la tempête et démenant leurs branches
Comme de grands bras fous qui veulent fuir un corps,
Mais que tragiquement les nerfs tiennent aux hanches

Les vieux chênes rugueux et sinistres, les soirs
Géants debout, à l'horizon, où les vents rogues
Cinglent de leur colère et de leur vol les soirs
Et les mordent et les happent comme des dogues

61/

D'un attentat de glaive et d'ombre et de fureur,
Et brusquement le rayon énorme et frénétique

62/

Semblent de nuit obscurs les mornes recéleurs
Car l'âme des pays du Nord, sombre et sauvage
Habite et clame en eux ses nocturnes douleurs
Et tord ses désespoirs le long de leur branchage.

Oh! leurs plaintes et leurs plaintes durant la nuit!
D'abord lointainement douces et miaulantes,
Comme ayant joie et peur de troubler de leur bruit
Le sommeil ténébreux des campagnes dolentes.

Puis la terreur soudaine et la douleur qui
poingt.
Atteint la tempête hennissante et prochaine
Et le râlement brusque et terrible si loin!
Que les têtes des grands routes hurlent de haine
Et se couchent, là-bas, dans les sillons,
[de peur.
Puis un apaisement sinistre et sa potigue
Une attente de glaive et d'ombre et de fureur,
Et brusquement le rayon énorme et frénétique

Tout l'infini qui grince & ſe briſe & ſe tord
Et ſe déchire & vole en lambeaux de colère
A travers la campagne & beugle au loin la mort
De l'un à l'autre point de l'eſpace ſolaire.

Oh ! les chênes ! Oh les mornes ſuppliciés !
Et leurs pouſſes & leurs branches que l'on arrache
Et que l'on broie ! & leurs vieux bras exfoliés
A coups de foudre, à coups de biſe, à coups de hache.

Ils ſont crevés, ſolitaires ; leur front durci
Eſt labouré ; leur vieille écorce d'or eſt ſombre,
Et leur ſève ſe plaint plus triſtement, que ſi
Le dernier cri du monde avait traverſé l'ombre.

L'hiver, les chênes lourds & vieux, les chênes tors,
Geignant ſous la tempête & démenant leurs branches
Comme de grands bras fous qui voudraient fuir un corps,
Mais que tragiquement les nerfs retiennent aux hanches,

Semblent de maux obſcurs les mornes recéleurs,
Car l'âme des pays du Nord, ſombre & ſauvage,
Habite & clame en eux ſes nocturnes douleurs
Et tord ſes déſeſpoirs le long de leur branchage.

LE CRI

Sur un étang déſert où ſtagne une eau brunie,
Un rai du ſoir s'accroche au ſommet d'un roſeau,
Un cri s'écoute, un cri déſeſpéré d'oiſeau,
Un cri grêle, qui pleure au loin une agonie.

Comme il eſt faible & mince & timide & fluet!
Et comme avec triſteſſe il ſe traîne & s'écoute,
Et comme il ſe prolonge, & comme avec la route
Il s'enfonce & ſe perd dans l'horizon muet!

Et comme il ſcande l'heure au rythme de ſon râle,
Et comme en ſon accent minable & ſouffreteux,
Et comme en ſon écho languiſſant & boiteux
Se plaint peureuſement la douleur veſpérale!

Il eſt ſi lent parfois qu'on ne le ſaiſit pas.
Et néanmoins toujours, & ſans fatigue, il tinte
L'obſcur & frêle adieu de quelque vie éteinte;
Il dit les pauvres morts & les pauvres trépas:

La mort des fleurs, la mort des inſectes, la douce
Mort des ailes & des tiges & des parfums;
Il dit les vols lointains & clairs, qui ſont défunts
Et repoſent caſſés dans l'herbe & dans la mouſſe.

INFINIMENT

Voici très longuement, très lentement les râles
D'hiver & les grands ſoirs dreſſés en bûchers d'or
Sur des fleuves qui vont vers des mers novembrales
Et vers des pleurs & vers des mers & vers la mort.

Les chiens du déſeſpoir, les chiens des vents d'automne
Mordent de leurs abois les échos noirs des ſoirs,
Et l'ombre immenſément dans le vide tâtonne
Vers la lune, mirée au clair des abreuvoirs.

De point en point, là-bas, des lumières lointaines,
Fixes. Et par deſſus, toujours, comme des voix
A travers l'infini des hameaux & des plaines,
Des voix nocturnement à travers les grands bois.

Et des routes de ſoir continûment unies,
Qui ſe croiſent ainſi que des voiles, ſans bruit,
Et s'allongent & s'écoulent indéfinies
Par au delà des loins & des loins de la nuit.

MOURIR

Un ſoir plein de pourpres & de fleuves vermeils
Pourrit par au delà des plaines diminuées,
Et fortement, avec les poings de ſes nuées,
Sur l'horizon verdâtre écraſe des ſoleils.
Saiſon maſſive! Et comme octobre avec pareſſe
Et nonchaloir ſe gonfle & meurt dans ce décor :
Pommes! caillots de feu ; raiſins! chapelets d'or,
Que le doigté tremblant des lumières careſſe
Une dernière fois avant l'hiver. Le vol
Des noirs corbeaux? il vient. Mais aujourd'hui c'eſt l'heure
Encor des feuillaiſons de laque — & la meilleure.
Les pouſſes des fraiſiers enſanglantent le ſol,

Le bois tend vers le ciel ſes mains de feuilles rouſſes
Et du bronze & du fer tanguent là-bas au loin.
Une odeur d'eau ſe mêle à des ſenteurs de coing
Et des parfums d'iris à des parfums de mouſſes,
Et l'étang, plane & clair, reflète énormément
Entre de fins bouleaux, dont le branchage bouge,
La lune, qui ſe lève épaiſſe, ardente & rouge,
Et ſemble un beau fruit mûr éclos placidement.

Mourir ainſi, mon corps, mourir, ſerait le rêve!
Sous un ſuprême afflux de couleurs & de chants,
Avec, dans les regards, des ors & des couchants,
Avec, dans le cerveau, des rivières de ſève.
Mourir! comme des fleurs trop énormes, mourir,
Trop maſſives & trop géantes pour la vie!
La grande mort ſerait ſuperbement ſervie
Et notre immenſe orgueil n'aurait rien à ſouffrir!
Mourir, mon corps, ainſi que l'automne, mourir!

A TÉNÈBRES

Un catafalque d'or ſurgit au fond des ſoirs
Quand les aſtres, comme des lampes,
Brûlent en étageant leurs rampes
Vers les lointains d'argent marbrant les terreaux noirs.

Quel mort en ce cercueil? Le cœur des hommes d'ombre,
Non des banals victorieux
Dont l'orgueil fait ſoudains, les yeux!
Mais le cœur des vaincus que la triſteſſe enſombre.

Ils ont paſſé réveurs, muets, hagards & ſeuls,
Toujours découragés d'eux-mêmes,
Laiſſant l'orgueil des diadèmes
A d'autres fronts & ſe vêtant de leurs linceuls.

Apres, ſe regardant, inquiets & des choſes
Et des autres — & ſans amours;
Et néanmoins chèrchant toujours
Sur les fumiers du monde à ſe nourrir de roſes.

Lointainement par les grands mirages tentés
Et par les gloires méduſaires,
Mais peur des vices néceſſaires,
Et du cynique éclat de leurs hoſtilités.

Leurs bras, rameaux tendus vers le printemps des réves,
Sont retombés, — & pas un fruit,
Pas une fleur d'or ou de nuit,
Jamais, pas un ſeul rut de feuilles ni de fèves.

Ce qui flottait de Dieu dans l'albe immenſité,
— Douceur éparſe & meſſagère —
On l'a criſtalliſé naguère
Au ſeuil des temps, en des vaſes d'éternité.

Mais le parfum s'en eſt allé. Les grands calices
Se ſont vidés de l'infini.
Et maintenant l'eſprit bruni
De trouble & les regards uſés par les ſupplices,

Raffinés de la mort, nous l'invoquons les ſoirs
Quand les aſtres, comme des lampes,
Brûlent en étageant leurs rampes
Vers les lointains d'argent marbrant les terreaux noirs.

LA MADONE

Je voudrais prolonger ces grands ſoirs larmés d'or,
Ces ſoirs, les recueillir aux jardins de mon rêve,
Silencieuſement lorſque le jour s'achève,
Les recueillir, ces ſoirs, et les revivre encor

Avec mes yeux, non plus, mais avec mon ſommeil.

Tu paſſerais par là, Madone énorme & noire,
Dont les cheveux noués en vipères s'en vont
Mordre les ſeins, Madone énorme & noire, & dont
Les mains tiennent le houx & la roſe de gloire,

Madone énorme & noire, & le crapaud de bronze.

L'âme de mon ſommeil te ſentirait paſſer
Et me ferait les ſens plus ſubtils & plus vagues.
Parmi des lacs ornés & clairs comme des bagues
Nous verrions les doigts des lys fleurdelyſer

Un horizon lointain de nacre & d'outremer.

Tu me dirais alors la volonté des aſtres,
Des miens — & lentement tu mènerais mes yeux
Vers les joyaux ſecrets dont les pleurs & les feux
Étincellent parmi les fûts et les pilaſtres,

Comme des taliſmans promis dans les conquêtes

Interdites à l'homme et hors de ſon loiſir,
Mais que les Fauſt & les Flamel & puis les Mages
Ont évoqué là bas en préciſes images
Devant l'infinité du ſonge & du déſir

De ceux dont les ſouhaits s'en vont plus loin que Dieu.

Repos ſtagnant au cœur, ſtagnant à la penſée!
Ne plus gémir jadis, ne plus ſouffrir demain!
Et retenir l'oiſeau terrible avec la main,
La main qui tient en ſes ongles & pavoiſée

Qui tient le houx, la roſe et le crapaud de bronze!

Je voudrais prolonger ces grands ſoirs larmés d'or
Ces ſoirs, les recueillir au jardin de mon rêve,
Silencieuſement lorſque le jour s'achève,
Les recueillir, ces ſoirs, & les revivre encor

Avec mes yeux non plus, mais avec mon ſommeil.

D'octobre 1884 à juillet 1886.

Les *Soirs* forment le premier cahier d'une œuvre que compléteront les *Débâcles* et les *Tombeaux noirs*.

E. V.

TABLE DES MATIÈRES

Les Malades 7
Les Complaintes 13
Humanité 15
L'Honneur 17
Les Armes du Soir 21
Sous les porches 23
Lassitude 25
Le Rire 27
Attirances 29
Tourment 31
Illusion 33
Ressouvenir 35
Le Gel 37
Insatiablement 39
Les Chaumes 41
Fleur fatale 43

Londres 45
Le Moulin 47
Les Rues 49
Les Déclins 51
Les Voyageurs 53
L'Idole 57
Les Arbres 59
Les Vieux Chênes 61
Le Cri 65
Infiniment 67
Mourir 69
A Ténèbres 71
La Madone 75

Ce qui fut imprimé
par la Maison Veuve Monnom
sous la direction typographique
de M. Edouard De Winter
à Bruxelles